



Edito - Le jardin d'inspiration médiévale a fait peau neuve



Créé il y a 14 ans, entre église et Dorfhüs, le jardin d'inspiration médiévale avait grand besoin d'une remise à neuf.

Des travaux d'envergure, rendus possibles grâce aux soutiens décisifs de la commune de Morschwiller-le-Bas et de la Communauté européenne d'Alsace, ont été menés à bien fin avril, par l'entreprise BP Solution de Munster.

Dès début mai, les bénévoles du Cercle d'Histoire ont pu y réinstaller plantes aromatiques, culinaires, médicinales, textiles et tinctoriales, considérées comme essentielles pour couvrir les besoins fondamentaux de l'espèce humaine : se nourrir, se soigner, se vêtir.

Dans le Capitulaire de Villis, Charlemagne énumérait 73 herbes, 16 arbres fruitiers et 5 plantes textiles que les domaines royaux se devaient de cultiver. Nous avons essayé d'en reconstituer l'essentiel, même si les essences et végétaux à l'époque semi-sauvages ont beaucoup muté depuis.

Lieu de mémoire d'une période qui a duré 1000 ans, ce site en accès libre est aussi un lieu de ressourcement, propice à la méditation.

Marie-Christine et le comité de rédaction

Nos plantes du jardin médiéval : le ricin, d'r Wunderbàuim



Le ricin de la famille des euphorbiacées, originaire d'Asie et d'Afrique tropicale, est importé depuis longtemps dans nos régions. Selon le climat, c'est une plante annuelle ou biennale.

Dans le bassin méditerranéen, on le trouve sur le bord des routes, les décharges, les friches. En Europe centrale, le ricin est une plante ornementale annuelle des parcs et jardins.

Dans les tombes égyptiennes datant d'environ 4000 ans avant notre ère, des archéologues ont trouvé des graines de ricin. La première mention écrite de leur utilisation comme laxatif et contre les abcès remonte à environ 1500 av. JC.

Attention ! Les graines du ricin ne sont pas sans danger : elles contiennent de la ricine, un poison mortel qui doit

être éliminé après l'extraction de l'huile. Cette dernière connaît de nombreuses applications : cosmétiques, pharmaceutiques, mais aussi lubrifiants industriels, peintures ou encore fabrication de plastiques biodégradables.

Le ricin doit son nom à la ressemblance de sa graine avec une tique, *Ixode ricinus* (ci-contre).

Il est implanté dans le plessis 4 du jardin d'inspiration médiévale (maux de ventre, purges).



Les châteaux de notre région. Épisode N°16 : le Drachenfels à Vieux-Thann (Jean-Marie Nick)

Le château de Vieux-Thann figure parmi les sites castraux les plus méconnus d'Alsace et parmi les moins bien documentés.

Selon l'historien et archiviste départemental du Haut-Rhin, Christian Wilsdorf (1926-2019), auteur de « l'Histoire des comtes de Ferrette : 1105-1324 », il a peut-être été érigé au Drachenfels (rocher du dragon). Mitoyen du grand cru Rangen, ce rocher est situé au nord de Vieux-Thann qui est un village plus ancien que la ville médiévale de Thann.

Il domine la sortie de la vallée de la Thur à près de 400 m d'altitude, juste au-dessus du stade, sur la rive gauche de la rivière.



Le rocher du Drachenfels à Vieux-Thann, présumé site castral des comtes de Ferrette (photo JMN avril 1993).

D'après le "Nouveau Dictionnaire des châteaux forts d'Alsace" de Charles-Laurent Salch (Alsacia, 1991), le château du Drachenfels aurait été érigé en 1194. Il fut une des résidences d'Ulrich 1^{er} de Ferrette (†1197). Il aurait permis de contrôler l'entrée de la vallée de la Thur, alors importante voie de transit commercial sur l'axe Mer du Nord – Méditerranée.

Partis du Drachenfels, les Ferrette s'installent plus tard à l'Engelbourg au-dessus de Thann (voir l'HistOgram N°62), un alleu (domaine héréditaire) des comtes de Dagsbourg-Eguisheim.



Drachenfels, un site bien fossoyé, mais avec de rares traces d'aménagement (photos Pierre Brunner LTD Rando 68 Overblog, avec son aimable autorisation).

On ignore si le château primitif des Ferrette dans la vallée se situait bien au Drachenfels ou s'il a été construit ailleurs à Vieux-Thann.

Son évocation disparaît des textes dès le 13^e siècle. Si l'hypothèse émise par Charles Wilsdorf est juste, il est devenu un château fantôme, n'ayant laissé que peu de traces parlantes : soupçons de petits pans de murs insignifiants, terrasses, grotte aménagée...

Devenu terrain de jeu pour des générations de gamins, le site ne se prête pas à une interprétation scientifique. À moins qu'un jour les archéologues ne se penchent sur ce lieu.

L'énigme du professeur Gérard : ça plane !

Le 1^{er} mai, un avion supersonique entreprend un tour complet de la Terre en 30 heures. Il vole à vitesse constante, le long de l'équateur. Il décolle à 11h et revient à son point de départ le lendemain à 17 h. On rappelle qu'il y a 24 fuseaux horaires.

Combien ses passagers pourront-ils voir de levers et de couchers de soleil s'il se déplace vers l'est ? et s'il se déplace vers l'ouest ?



L'Alsace et Napoléon 1^{er}, suite n°3 : les débuts de l'Empire

Le « Consulat à vie » ne dure que deux années avant la proclamation de l'Empire, le 18 mai 1804. Le 2 décembre 1804, le pape Pie VII célèbre le sacre de Napoléon, mais celui-ci s'auto-couronne avant de couronner l'impératrice Joséphine de Beauharnais. La cérémonie se passe à Notre-Dame de Paris.

La veille, Napoléon et Joséphine ont été mariés religieusement en catastrophe par un oncle de l'empereur, Joseph Fesch. N'étant mariés que civilement, le pape menaçait de bouder le sacre du lendemain.

Le maire de Strasbourg Jean Frédéric Herrmann a assisté au couronnement mais sera démis de ses fonctions plus tard.

A cette occasion, Napoléon se fait offrir par la ville de Strasbourg son Hôtel de Ville (acquis sous la Révolution), l'ancien Palais épiscopal du cardinal de Rohan. Ce « pied-à-terre » le rend symboliquement présent en Alsace, même s'il y séjournera peu, le temps d'une étape avant d'aller guerroyer en Europe.



Le Palais de Rohan vu du haut de la cathédrale



Tapissérie représentant *Le Sacre de l'empereur Napoléon 1^{er} et le couronnement de l'impératrice Joséphine le 2 décembre 1804* d'après le tableau de Jacques-Louis David (1748-1825), réinterprété,

Dédaignant le « pavillon Joséphine » de l'Orangerie en raison de son inconfort (voir HistOgram n° 62), l'impératrice y séjourne en 1805, durant la campagne de Napoléon contre les Autrichiens en Bavière, puis à nouveau en 1809, à l'occasion d'une nouvelle campagne contre l'Autriche. Elle est répudiée le 30 novembre 1809. Napoléon se remarie (par procuration) avec Marie-Louise d'Autriche le 11 mars 1810.

Toujours à Strasbourg, le pont de Kehl devient « Pont Napoléon », un bras du Rhin dans la forêt du Neuhof est nommé « Rhin-Napoléon » et la « Porte des Bouchers » est rebaptisée « Porte d'Austerlitz », en mémoire du passage du couple impérial.

Il y a 100 ans, le 24 mai 1926 naissait le *Heimatbund*

Le *Heimatbund* d'Alsace-Lorraine naît officiellement en mai 1926 dans un contexte de fortes tensions entre l'Alsace-Moselle redevenue française après 1918 et le pouvoir central parisien. Ce dernier traite par le mépris les spécificités régionales et renie les engagements du « baiser de la France » du maréchal Joffre à Thann en 1914.

Il regroupe des sensibilités diverses (catholiques, protestants, régionalistes culturels et autonomistes modérés) attachées à la défense des droits alsaciens-mosellans hérités de l'administration allemande (1871-1918), notamment :

- le maintien du droit local
- la protection de la langue allemande et du dialecte alsacien
- la sauvegarde des écoles confessionnelles
- une plus grande autonomie administrative régionale.

Dans les années 1920, la politique agressive de francisation menée par l'État français, en particulier celle du Cartel des Gauches d'Edouard Herriot (1924), provoque une vive réaction en Alsace-Moselle.



Eugène Ricklin
(1862-1935)



Jean Keppi
(1888-1967)

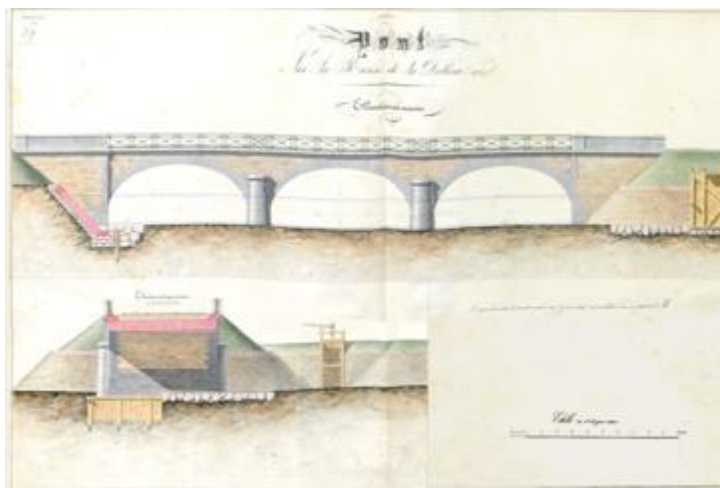
Entraîné par le Dr Eugène Ricklin et Jean Keppi, le *Heimatbund* devient rapidement un acteur majeur de la vie politique alsacienne de l'entre-deux-guerres. Son histoire sera mouvementée (à suivre).

Il y a 150 ans, le 13 mars 1876 : accident ferroviaire sur la ligne Mulhouse-Strasbourg

Depuis le mois de février, l'Alsace était confrontée à de très importantes inondations. On ne parlait pas encore de dérèglement climatique, mais cela y ressemblait déjà : neige abondante sur les massifs qui fond brutalement

sous l'effet d'un redoux spectaculaire (-15°C à +15°C en une semaine), sols saturés, températures qui chutent brutalement puis remontent (le fameux yoyo), giboulées et pluies ininterrompues, tempête...

Ces événements, qui se sont succédé entre le 20 février et le 12 mars 1876, ont provoqué des inondations dévastatrices dans toute l'Alsace et l'effondrement du pont ferroviaire qui enjambe la Doller entre Dornach et Lutterbach (croquis ci-contre)



Construit entre mai 1838 et janvier 1839 pour la première ligne de chemin de fer entre Mulhouse et Thann (voir HistOgram 48), ce pont s'est effondré à 5h01 lors du passage d'un omnibus à destination de Strasbourg.

La montée des eaux et le fort courant de la Doller avaient fragilisé la structure en pierre du pont et le passage du train a provoqué son effondrement. La locomotive est restée sur la voie juste après le passage du pont, mais le tender (wagon placé derrière la locomotive transportant le charbon et l'eau) et les deux wagons suivants ont plongé dans la rivière. Le chef de la gare de Dornach, des ouvriers de DMC et deux médecins sont rapidement arrivés sur les lieux pour porter secours aux blessés.

Heureusement, le train n'était pas bondé : cinq personnes ont dû être transportées à l'hôpital.

Le plus gravement atteint, Jean Pierre HAUCK, un maçon de 24 ans originaire d'Allemagne et demeurant à Mulhouse, a succombé à ses blessures le lendemain.

La presse de l'époque souligne que, les jours suivant l'accident, « malgré le mauvais temps et le vent qui soufflait par moments avec une véritable rage, malgré des chemins recouverts de plusieurs centimètres de boue, les curieux et surtout les curieuses affluaient sur le lieu du sinistre ». On peut y lire également que « Monsieur Braun a envoyé sur les lieux l'un de ses employés, qui a réussi à prendre trois vues de la catastrophe, non sans avoir risqué de se noyer avec son appareil ».



Rupture du pont de Lutterbach sur la Doller
Aspect de la première arche



La rupture du pont de Lutterbach
Aspect de la seconde arche après l'accident

Les femmes dans les armées de Napoléon

Lorsque l'on veut évoquer les femmes dans les armées de l'Empire, il faut distinguer :

- celles qui sont là de manière officielle : les vivandières, les cantinières et les blanchisseuses
- les femmes combattantes, déguisées en hommes et affublées d'un prénom masculin
- les prostituées, qualifiées d'*état-major des troupes légères du sentiment*.

Cet article est dédié aux premières.

Les **vivandières** s'occupent de la nourriture qu'elles ont le droit de vendre ainsi que des objets de première nécessité (papier à lettres, lacets, boutons, eau de vie, vinaigre...). Elles sont sélectionnées par le conseil d'administration du régiment. Elles reçoivent une patente de vivandière spécifiant qu'elles doivent obéir aux règlements militaires.

Un décret de 1810 leur donne le droit, en temps de guerre, aux soins gratuits dans les hôpitaux militaires.

Elles arborent un tonnelet contenant de l'eau de vie (voir ci-contre). Pour servir, elles ont plusieurs petits gobelets qu'elles essuient entre deux clients avec leur tablier. Ces femmes doivent être des citoyennes de bonnes manières mariées à des soldats ou des sous-officiers en service.



La **cantinière** est l'épouse du cantinier, marchand de comestibles. Tous deux suivent l'armée et s'établissent dans les places principales (les cantinières ont servi dans l'armée française jusqu'en 1913).

Hélas, on a le plus souvent oublié le nom de ces femmes au profit de celui des vivandières.

Quant à la **blanchisseuse**, son rôle est limité au nettoyage des chemises, caleçons, mouchoirs, guêtres des soldats. Il y en a deux par bataillon et une par escadron. Elles sont patentées par le commandant de gendarmerie tout comme ses consœurs vivandières et cantinières. Ces femmes sont la plupart du temps au milieu de l'action. Quelques-unes furent décorées, d'autres citées, certaines eurent la Légion d'honneur, mais beaucoup tombèrent dans l'oubli.

Catherine Rohmer, une figure alsacienne emblématique des vivandières

Née à Colmar dans un milieu militaire en 1782 ou 1783 (nous n'avons pas retrouvé d'acte de baptême), Catherine Rohmer est une représentation célèbre mais peut-être aussi légendaire des femmes ayant accompagné les armées napoléoniennes.

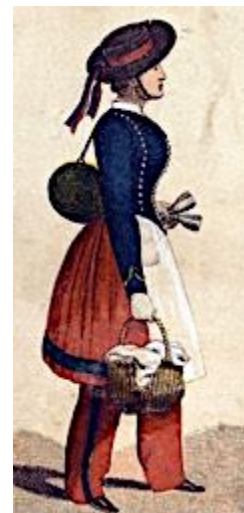
Catherine Rohmer épouse en 1802 François Girard, tambour-major du 62^e régiment. Elle accompagne la Grande Armée dans de nombreuses campagnes napoléoniennes : Espagne, Autriche (Wagram), Pologne et Dantzig, Russie en 1812, campagne de France, Waterloo en 1815.

Elle est décrite comme particulièrement courageuse, allant jusqu'à porter le mousquet et le poignard. Elle aurait été présente à l'entrée de Moscou, lors du passage de la Bérézina, puis aurait suivi Napoléon Bonaparte jusqu'à l'île d'Elbe.

Après les défaites napoléoniennes, elle continue de suivre les armées françaises et perd successivement son premier mari en Espagne puis son deuxième mari en Algérie. Plusieurs de ses fils sont également morts au combat.

Bien que jouissant d'une certaine notoriété, elle finit sa vie dans le dénuement, d'abord à Colmar à partir de 1839, puis à Bordeaux où elle décède vers 1851 (là non plus, pas de trace d'acte de décès).

La vie de cette héroïne populaire repose sur un assemblage de faits historiques réels et de récits romanesques. Elle incarne néanmoins la présence féminine dans les armées napoléoniennes, le rôle important des vivandières dans un contexte de campagnes militaires très dures pour les civils attachés aux troupes. A sa manière, elle participe à la fabrication des mythes napoléoniens.



A la rencontre des lieux-dits de Morschwiller-le-bas : le « Kasloch », quel rapport avec le fromage ?

Contrairement à ce que peuvent penser nombre de nos concitoyens, le *Kasloch* ne doit pas son nom à un fromage, mais à une ancienne appellation du chêne, voire de son fruit, le gland et aussi de la glandée.

De même, *Loch* n'est pas un trou mais un ancien mot pour désigner une forêt.

Dès lors, le *Kasloch* n'a rien à voir avec un trou de gruyère, mais désigne une forêt de chênes.



La colline dominant le *Kasloch* était tout naturellement qualifiée de *Kasberg*.

Pour rejoindre les lieux de glandée situés à la Margrube (voir dernier HistOgram) et au *Kasloch*, les paysans emmenaient leurs troupeaux de porcs sur le *Saulochweg (Sàuilochwag)*, littéralement : le chemin menant les cochons à la forêt.



La Vierge du chêne

Les anciens de Morschwiller-le-Bas se souviennent qu'en lisière de la forêt du *Kasloch*, vers Hochstatt, se trouvait sur le tronc d'un arbre, une maisonnette abritant une petite statue de la Vierge. Elle a été fixée par Gaston Meyer, propriétaire industriel et éphémère magistrat de la commune en 1919.

Nous sommes à la recherche de photos ou de documents concernant cette statue de la Vierge.

Solution de l'énigme du professeur Gérard

L'avion traverse 24 fuseaux horaires en 30 heures. Il traverse donc 4 fuseaux horaires en 5 heures. Étudions la situation par tranches de 5 heures :



Vers l'est, il y a deux couchers de soleil (le 1^{er} avant 5 h de trajet, le 2^{ème} avant 20 h de trajet) et deux levers de soleil (le 1^{er} après 10 h de trajet et le 2^{ème} avant 25 h de trajet)

Vers l'ouest il n'y a ni lever ni coucher de soleil, même pas de coucher à l'aéroport car le 2 mai, le soleil se couche bien après le retour à l'aéroport de départ.

Heure affichée par l'horloge de l'aéroport	11 H	16 H	21 H	2 H	7 H	12 H	17 H
Durée du trajet	0 H	5 H	10 H	15 H	20 H	25 H	30 H
Nombre de fuseaux horaires traversés	0	4	8	12	16	20	24
Heure locale du lieu (Trajet vers l'est)	11 H	20 H	5 H (21+8-24)	14 H (2+12)	23 H (7+16)	8 H (12+20-24)	17 H
Heure locale du lieu (Trajet vers l'ouest)	11 H	12 H (16-4)	13 H (21-8)	14 H (2-12+24)	15 H (7-16+24)	16 H (12-20+24)	17 H

Si l'avion se déplace vers l'est, les passagers peuvent voir 2 levers et 2 couchers de soleil.

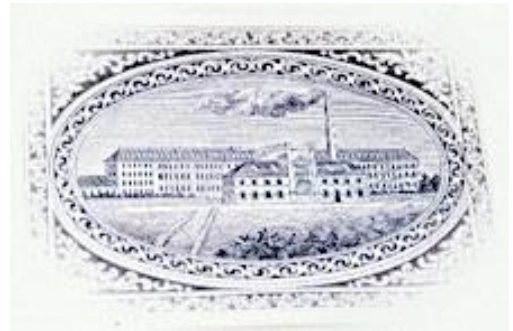
Si l'avion se déplace vers l'ouest, ils ne voient ni lever ni coucher de soleil.

Histoire des logos DMC

DMC a créé son premier fil en 1841 et l'a commercialisé en 1843. Sur la boîte contenant le fil figure une reproduction de l'usine.



En 1852, DMC crée l'ancêtre du fil à broder, le fil à marquer le linge. Le logo est simplement composé des 3 lettres D-M-C.



Au cours de la deuxième moitié du XIXème apparaît le logo de la cloche. Le sigle est un symbole pour l'entreprise car la cloche rythme les journées de travail : débuts et fins de poste. Les ouvriers sont aussi des paysans qui travaillent dans les champs avant d'entamer leur journée à l'usine. La cloche les appelle, telle une cloche d'église pour l'office religieux.



En 1961, DMC fusionne avec la société lilloise Thiriez et Cartier-Bresson qui fabrique les mêmes produits. La nouvelle entreprise garde la raison sociale DMC, mais adopte le logo de la tête de cheval (logo des fils TCB), en référence à la force motrice des machines à vapeur.



En 1983, Julien Charlier, alors président du groupe, décide que la tête de cheval, logo et symbole de DMC, va dorénavant regarder vers la droite. Il s'appuie sur un proverbe qui



affirme que si l'on regarde vers la gauche, on regarde vers le passé et si l'on regarde vers la droite, on regarde vers l'avenir.

Patrimoine religieux de Morschwiller-le-Bas - Épisode n° 3 : la croix de fer forgé

Située sur la droite, le long du chemin de Galtingue vers Heimsbrunn, cette croix a été érigée en 1938 par le curé Wotting. Elle surplombe notre village.

La croix, issue d'un don de la famille Eugène Binder, est constituée en partie par leur ancien monument funéraire.

Sur le marbre blanc, on peut lire une inscription suivie de la date du 21 mai 1939 : « Jesus Barmherzigkeit », c'est à dire « Jésus Miséricorde »

Le lieu offre également une vue panoramique sur tout le bassin potassique et les Vosges.

